

CHAPITRE 1

MÉSAS, TERRES TOLBIAS, COALITION IMPÉRIALE.

Derrière la fenêtre, le soleil brillait. De l'autre côté, l'orage grondait. La tempête s'annonçait terrible.

Evzen de Skipion, assis sur un modeste tabouret juste sous la petite fenêtre quadrillée de minuscules carreaux de verre, se tordait nerveusement les doigts. Il se sentait emprisonné. Il lui semblait être enfermé, il n'était plus libre de ses mouvements. Il était comme un lion en cage. Rien ne lui était plus atroce que cet éloignement forcé ; rien ne lui était plus insupportable que cet isolement contraint.

Il aurait dû se parer, en ce jour extraordinaire, de ses plus beaux atours, mais il en était loin. À vrai dire, cela faisait des jours qu'il n'avait pas changé d'habits. Cela faisait trois jours, pour être précis. Trois jours dont la longueur avait été si affreuse qu'ils en avaient paru trente au jeune prince.

Toutefois, Evzen était tout à fait certain d'une chose : aujourd'hui, il avait vingt-et-un ans.

Chez les elfes, coutume était de dire que ce que l'on faisait à vingt-et-un ans, on le ferait toute sa vie. C'était évident : l'année précédente, tous les elfes passaient le grand concours d'Ejmös. Les plus médiocres retournaient à leur vie routinière ; l'élite la plus illustre se préparait à la gloire, au pouvoir et au service du royaume. Evzen n'avait aucun mal à se situer dans ce tableau.

Mais voilà que le jour de ses vingt-et-un ans, il était enfermé dans cette sombre pièce, dont les petites fenêtres donnaient vers le Nord. Que cela présageait-il de sa vie future ?

Fi ! songea-t-il. Quel malheur m'accable, ces temps-ci !

Il devait avoir reçu une lettre de ses parents. Inmanquablement, elle était parvenue au palais impérial : elle devait l'attendre dans ses appartements. Appartements, qui, à présent, lui étaient inaccessibles. Ah, sort cruel ! Ah, ingrate destinée !

Evzen en eut tout d'un coup assez de s'apitoyer sur son sort.

Il suffit, se convainquit-il lui-même. Quelle image donné-je ? Quel futur m'est destiné, si je me complais dans la jérémiade ? Non ! Il faut que je me reprenne ! Vingt-et-un an, c'est un âge d'action, point de pleurnicheries !

Et il se mit debout, envoyant valser le tabouret qu'il rattrapa de justesse et qu'il poussa vers un coin de la pièce obscure.

Pour la première fois, son regard traversa vraiment la fenêtre. De là où il se trouvait, il dominait largement tout Mésas. Il voyait les quais frénétiques, le fleuve large et tranquille, l'île du Triomphe animée d'une ferveur populaire toute particulière, et les quartiers du Nord enflammés de clameurs de révolte si terrifiants à l'oreille de la noblesse.

Mésas est en insurrection, pensa Evzen. Du pain, qu'ils veulent : la guerre, qu'ils ne veulent plus. La populace a finalement plus de points communs avec les elfes que j'aurais pu le penser...

À vrai dire, lui aussi se serait bien passé des conquêtes de Meneris. De ce que lui disait Son Altesse son père, les impôts, qui désormais étaient levés chaque mois et non plus une fois l'an – effort de guerre oblige – étaient chaque fois plus insupportables. Et malgré cela, la Coalition semblait sous la dette, sabordée par toutes ces guerres sans fin. Et le peuple, lui, l'avait, la faim.

Cela faisait trois jours que des milliers d'hommes, des centaines de femmes et quelques enfants étaient massés devant le fort impérial. Cela faisait trois jours qu'ils attendaient d'être reçus par le gouverneur de Mésas. Cela faisait trois jours qu'ils criaient leur faim et réclamaient du pain. Cela faisait trois jours qu'ils n'avaient rien.

Et cela faisait trois jours qu'Evzen était le prisonnier des appartements les plus hideux de la prison la plus célèbre de Mésas : la Tour-Citadelle. La tour du maréchal.

À vrai dire, personne ne l'avait informé qu'il était prisonnier. Sa porte n'était pas fermée à clef. Et puis, après l'avoir sauvé des émeutiers, la petite douzaine

de soldats qui l'avaient de force conduit dans la tour - puisque les portes du fort impérial étaient closes - avaient jugé de bon goût de lui offrir les appartements du Premier maréchal, au sommet de la citadelle. Pour cela, Evzen les en remerciait : sa captivité aurait pu être bien pire.

Mais cela n'enlevait rien au fait que ces murs étaient sa prison ; que cette chambre était sa geôle ; que ces domestiques étaient ses geôliers, et que lui-même était captif.

Il pouvait à loisir sortir de ses appartements, errer dans les couloirs, descendre puis monter des escaliers. Mais cela s'arrêtait là. Il était indigne de discuter avec les gradés qui tenaient la place forte. Et il était impensable de sortir au-dehors, bien que les insurgés eussent délaissé la Tour-Citadelle, la jugeant - à juste titre, d'ailleurs - inoccupée.

Dès lors, il était prisonnier. Et sa situation, si triste et si peu enviable qu'elle fût, était partie pour durer.

C'était que les événements allaient de mal en pis, dans cette funeste et irascible capitale impériale. Les contestations tournaient à l'émeute ; l'émeute à l'insurrection ; et l'insurrection au chaos, immanquablement. Ils réclamaient du pain ; on leur servait des flèches. Que répondre, après cela ?

Cet Henry Tolbias n'est pas un homme de tact, pensa Evzen, ni même un homme de poigne. Il ne ressemble ni à son père, ni à son oncle, ni à son Empereur ou à son comte de cousin. Il est unique en son genre : mou et inflexible à la fois ; dur et malléable ; manipulé et manipulateur.

Le gouverneur de la ville se trouvait évidemment dans le palais impérial lorsqu'avait afflué le peuple, juste après la prière de midi. C'était lui qui avait ordonné de tirer sur la foule ; c'était lui que le peuple insultait, lui que la foule menaçait. C'était son nom qu'on proférait quand on avait brûlé les bannières écarlate des Tolbias, et point celui de l'Empereur ou du Premier maréchal. C'était lui qui cristallisait la colère. Lui qui, honnêtement, n'en pouvait rien.

Henry Tolbias avait souhaité voir sa perspective vers l'île du Triomphe se désemplir : il avait ordonné à la garde une sortie. La garde était sortie. Elle n'était pas rentrée. Elle avait été happée par la foule, et avait disparu dans les profondeurs d'un océan de poings, de pierres, de fourches et de vieilles lames émoussées.

Amputées du quart, les forces restées dans le palais étaient prudemment restées à distance. La foule avait été arrosée de flèches ; elle avait été tapissée de carreaux d'arbalète. Mais jamais elle ne s'était couchée. Intérieurement, Evzen admirait le courage de ce peuple. Les enfants avaient détalé, les femmes

et nombre d'hommes avaient fui dès les premières heures. Mais ceux qui restaient se comptaient par milliers ; et, le prince en était sûr, ils resteraient debout, jusqu'au dernier. La place dût-elle se remplir de cadavres et les caniveaux dussent-ils se gorger de sang noir, qu'ils tiendraient toujours le haut du pavé, la tête haute et défendant leur cause.

Pendant ce temps, lui, le prince Evzen de Skipion, resterait confiné dans cette chambre du sommet de la tour. L'ironie du sort, c'était qu'alors même qu'il pouvait distinguer le palais, dans la ville, ils ne pouvaient guère communiquer. Il avait eu l'idée de communiquer par des colombes, vu qu'il s'en trouvait quelques dizaines à l'ambassade de Skipion. En plus, il y avait une elfe, au palais : la Reine Darthien. Mais on avait refusé. Trop risqué, disait-on. Evzen ne voyait pas très bien ce qu'il y avait de risqué à envoyer un volatile traverser un bras de fleuve, quand on avait envoyé cent cinquante hommes se faire massacrer par la foule... Mais peu lui importait.

Il regarda à nouveau les ruines encore fumantes des maisons incendiées proches du palais impérial. Le feu avait dû surprendre leurs habitants qui, avec l'habituelle couardise de la *haute*, devaient s'être barricadés à l'intérieur - exactement comme Evzen l'était à présent, contre son gré.

Désormais, n'en subsistaient que des murs effondrés et noircis, et quelques morceaux de charpente carbonisés. Dire qu'il devait s'agir de bâtisses parmi les plus anciennes et les plus riches et les plus belles de la ville...

Evzen se détourna finalement de la fenêtre, un brin dégoûté.

Rien de tout cela ne serait arrivé sans la folie guerrière de Meneris !

Pour la énième fois depuis le début de son enfermement, ses yeux bleus balayèrent la pièce. Elle était vaste, haute de plafond, mais sombre et froide. Les fenêtres, minuscules, donnaient sur le Nord - pour garder un œil sur la ville. Et puis l'occupant des lieux l'avait rendue excessivement austère. Le confort dans ces appartements était, dans les grandes lignes, le même que dans une tente de campagne. Un lit au matelas de plume et au baldaquin pourpre trônait au milieu du plus grand mur de pierres brutes, sans ornements aucun. Seule une petite table de chêne, vide, désespérément vide, accompagnait le lit. Y était posée une unique bougie.

Il y avait sous les fenêtres un vieux tabouret. Plus loin, un bureau brut et fonctionnel, une chaise sans coussins ni dorures, et puis un miroir minuscule posé sur le bureau. Sur les murs, point de tableaux, point de portraits : le blason Tolbias, à droite de la porte, et une carte d'Auritanie jaunie qui devait traîner là par hasard. Et cela s'arrêtait là.

Rien de cette chambre n'était l'or, le luxe, l'apparat. Mais rien n'était miteux, rien n'était branlant, rien n'était misérable. Tout était fonctionnel, pratique, mais sans charme. Rien n'était inutile. Otto Tolbias avait aménagé ici ses propres appartements. Sa marque était l'absence de marques de sa présence, justement. C'était là qu'il avait passé, au bas mot, vingt-cinq ou trente ans de sa vie ; pourtant, rien n'indiquait qu'il était passé par ici. Enfin, rien... En était-il si certain ?

Poussé par un élan soudain de curiosité, Evzen se demanda ce qu'il y avait dans les tiroirs du bureau. Il avait toujours résisté à cette envie, mais à présent... À présent, il était seul, enfermé, loin de tout, privé de tout contact avec quiconque ; à présent, il avait vingt-et-un ans. Et puis, on lui avait donné les appartements du Premier maréchal, il pouvait bien faire ce qu'il voulait !

Il s'approcha du bureau, s'assit sur la chaise. Il posa sa main sur la poignée du tiroir, et hésita quelques secondes.

Et il ouvrit brusquement le tiroir.

Il y sortit une petite plaque d'ivoire, d'une vingtaine de centimètre de côté, encadrée de bois plaqué d'or. Il s'agissait d'une miniature.

Evzen la retourna. C'était un triple portrait : Otto, jeune, le regard ténébreux ; Henry, encore tout enfant. Et puis, une femme. L'épouse du Premier maréchal.

Le prince réalisa que dans son esprit, Otto Tolbias était toujours seul. Solitaire, pas forcément : mais seul, nécessairement. Pourtant, il avait eu un fils ; alors, nécessairement, il avait été marié !

Il détailla plus précisément le portrait. Il avait été réalisé très finement, d'une main de maître. Il pouvait aisément y reconnaître le Premier maréchal, les cheveux encore châtains, les yeux d'un marron flamboyant, et sans sa barbe. Le jeune Henry Tolbias devait avoir trois ans ; il était porté par sa mère, et, tout emmitoufflé de vêtements somptueux, son air innocent tranchait avec la violence que l'on connaissait au jeune homme d'aujourd'hui.

Et puis, enfin, il y avait la femme. De quelques années moins âgée qu'Otto, elle souriait tristement. On aurait dit que quelque maladie la rongeat : elle semblait dépourvue de toute vigueur, elle était si maigre qu'elle en était squelettique, n'ayant que la peau sur les os, et était pâle à en faire peur. Mais elle était vêtue des vêtements les plus riches que l'on pût imaginer, avec une robe rose pâle brodée d'or et d'argent, et son air était des plus altiers. Ses cheveux étaient auburn, ses yeux étaient foncés, presque noirs. Elle était

assurément très belle, mais Evzen ne parvenait pas à se défaire de son regard morose. Elle semblait très triste.

Sur le cadre, une petite légende indiquait : *Otto Tolbias, Premier maréchal ; Henry Tolbias ; Hermeline Huon de Gardis.*

Gardis... Dans l'esprit du prince, ce nom évoquait vaguement quelque chose. Il réfléchit quelques secondes, puis il s'en souvint. Gardis était, bien des millénaires plus tôt, possession des Skipion. C'était alors un château somptueux, juste au bord d'un lac, dans le Val de Kadas. Puis, les aqualishs avaient pris les lieux, et y avaient fondé une ville ; et les humains, une fois la région conquise, y avaient construit des routes et fortifié la cité. Et l'épouse d'Otto provenait donc de cette ville...

Ce n'est point une seigneurie puissante, songea l'elfe. Mais riche, probablement. Oui, très riche.

Il détailla les deux blasons qui encadraient le petit texte gravé. Il y avait bien sûr l'étalon noir des Tolbias, sur un champ pourpre. L'autre était *de sinople, à la tour maçonnée d'or, parti d'argent moucheté d'hermines*¹. Il paraissait un blason ancien, signe d'une grande famille mais de faible importance ; le vert était un émail des plus rares, et n'avait rien de noble, à vrai dire...

Soudain, on frappa à la porte. Evzen, interrompu dans ses pensées, se dépêcha de replacer le portrait à sa place et de refermer le tiroir.

Le domestique entra. C'était un homme entre deux âges, impeccablement vêtu, d'une grande courtoisie et d'une discrétion sans faille.

— Messire prince, on vous demande dans la cour.

— Bien, répondit Evzen. Je suppose que je vous suis ?

— Parfaitement, prince, s'inclina le domestique.

Tout heureux d'échapper à son sombre cachot, Evzen franchit le seuil de la porte, puis descendit quatre à quatre les marches qui menaient en bas de la Tour-Citadelle. Il en sortit, et dut attendre quelques secondes que ses yeux ne s'habituent à la luminosité.

Puis il distingua dans la cour des milliers d'hommes armés, des centaines de cavaliers montés. Les porte-étendards ne portaient que trois emblèmes : la bannière des Tolbias, et les blasons de deux villes : Mésas et Tolgaria.

C'est la garnison, comprit Evzen. Ils vont lancer l'assaut.

Tolgaria était la ville la plus proche de Mésas pouvant se targuer d'avoir une garnison digne de ce nom. Tous ces soldats avaient sans aucun doute été

¹ Voir le blason Huon (N.d.l.A).

appelés en renfort. Mais nombre d'hommes ne venaient pas plus loin que des casernes et des murailles de la capitale impériale...

— Qui donc souhaite me voir ? demanda le prince au valet.

— Moi-même, tonna une voix grave juste derrière l'elfe.

Il se retourna brusquement. Et il vit un jeune homme, aidé par deux écuyers à revêtir une lourde armure de bronze. Il avait le surcot écarlate à l'étalon noir, et Evzen pouvait lui voir ses cheveux auburn, ses yeux marrons, et surtout, surtout, il pouvait discerner son air déterminé, farouche et austère.

L'air de son père, songea-t-il. Une froide rage de vaincre.

C'était bien lui. C'était Henry Tolbias.

Il avait une barbe de quelques jours, avait les cheveux en bataille, l'air passablement négligé. À vrai dire, on aurait juré qu'il était en campagne militaire ; mais il était gouverneur de la capitale. Néanmoins, cela lui conférait l'impression d'être un véritable chef de guerre : il avait une sorte d'autorité naturelle, un semblant de regard rappelant indéniablement son père.

— Mais... Mais comment ? demanda Evzen, tout stupéfait, au point d'en oublier la politesse.

— La cité de Mésas regorge de mystères, répondit le gouverneur de la ville, décidément pas impérieux mais malgré tout convaincant.

Des tunnels... pensa le prince. *Forcément !*

— Vous m'avez demandé, gouverneur ? interrogea-t-il en se rapprochant et en le saluant, décidant de se reprendre.

— Nous allons chasser ces malandrins de ma ville, répondit Henry. Le palais sera dégagé, je peux vous le promettre. Nous rétablirons l'ordre à Mésas !

Il n'avait ni la fougue et l'autorité de Meneris, ni l'austérité, la froideur et l'acuité d'Otto Tolbias. Mais il fallait bien avouer qu'il jouait son rôle passablement bien, malgré son léger embonpoint et son côté bien plus mondain que militaire.

— Qu'allez-vous faire de tous ces gens du peuple ? s'enquit Evzen. Ils ne demandent que du pain...

— Ils demandent du pain, peut-être, répliqua Henry. *Mais* à eux tous, tous ces sauvages ont massacré cent cinquante soldats de la garde. *Mais* ils ont brûlé des maisons, *mais* ils en ont lynché leurs occupants.

Il prit son heaume, et le plaça sous son épaule.

— Hier, j'ai adressé un ultimatum à ces émeutiers, expliqua le gouverneur d'un ton martial. Je leur ai donné vingt-quatre heures pour quitter les lieux. Ceux qui resteraient seraient tués, ceux qui survivraient seraient jetés aux

cachots, ceux qui s'enfuiraient seraient pendus. La Coalition impériale n'a que faire de ses ennemis ; tous ces insurgés apprendront ce qu'il en coûte de se dresser face aux Tolbias.

Evzen ne savait quoi répondre.

— Bonne chance, gouverneur, finit-il par lâcher.

— Il n'y a pas de chance qui vaille, prince, rétorqua Henry Tolbias. Les Dieux nous soutiennent, nous sommes du côté de l'Empereur, de l'ordre et de la justice. C'est à ces insurgés que vous devriez souhaiter de la *chance*.

Le prince hocha la tête. Il était mal à l'aise face au discours violent et tyrannique du gouverneur de Mésas.

Celui-ci, sans prendre congé, ceignit son heaume, enfourcha son destrier, et, l'épée en avant, prit la tête de ses troupes. Ils dévalèrent la colline vers le palais impérial.

Les cors et les clairons retentirent et résonnèrent dans toute la ville. A l'approche de la troupe, certains insurgés s'enfuirent en courant ; d'autres, la plupart, choisirent de rester.

La garnison submergea le pont ; puis, une fois sur l'île du Triomphe, il ne fallut que quelques dizaines de secondes pour qu'elle se portât à la hauteur des émeutiers. Des hurlements retentirent dans toute la ville. Les cris, les pleurs, les râles d'agonies, l'acier des épées, le fer des lances, le bois des boucliers, l'odeur du sang : la ville se changea en un champ de bataille.

Sous le pont coulait tristement un fleuve rouge.

Sur la tour flottait fièrement un blason pourpre.

CHAPITRE 2

BRAIN, TERRES TOLBIAS, COALITION IMPÉRIALE.

Le feu était encore incrusté sur la rétine du comte. Il avait les yeux mouillants, et sa vision était brouillée par ses larmes.

Sa ville n'était plus. Brain n'était plus. La ville que son père lui avait confiée, elle n'existait plus. Son père non plus. Ni sa sœur. Ni sa mère.

Tous étaient partis, d'une manière ou d'une autre. Et ce, pour toujours.

Quand son père avait quitté la ville, menant l'armada impériale vers les contrées du Sud, Trystan n'était qu'un enfant. Maintenant, il était un homme. Un homme triste, un homme seul. Un homme qui n'avait plus rien.

Il n'avait plus de père ; il avait été tué par les aqualishs au Wohlstand. Il n'avait plus de sœur ; elle avait été assassinée dans la ville par les aqualishs assiégeant la ville. Il n'avait plus de ville ; elle avait été réduite en cendres par ces aqualishs. Il n'avait plus de mère ; elle avait péri dans l'incendie ayant ravagé la ville et le château des Baldör.

Trystan se retrouvait seul, face à une crise sans précédent dans l'histoire de sa ville : elle n'existait tout simplement plus.

Les assiégeants étaient entrés dans la ville au crépuscule. La nuit suivante avait été la plus sanglante que Trystan avait vécu - la plus sanglante qui avait existé dans toute l'Histoire des Hommes.

La ville avait été violée. Pillée. Massacrée. Saccagée. Brûlée. Et finalement, supprimée.

Il n'en restait plus rien ou presque. Les remparts n'étaient plus que des gravats ; les maisons, des ruines ; le château, des cendres et des tas de pierre. Et le Grand Deorum... il n'en restait que des cendres.

Ce sont des voleurs, des pilleurs, des assassins, des violeurs, des... des... Il n'avait plus les mots. Ces mots n'existaient pas.

Mais ils n'étaient plus. Eux, les voleurs ; eux, les pilleurs ; eux, les assassins ; eux, les violeurs. Ils n'existaient plus, car ils étaient tous morts. Jusqu'au dernier.

Ils étaient tous morts, et leurs cadavres brûlés. Leur tête était coupée, et puis conservée. Celle de leur chef, celui qui était Prince sans avoir le sang bleu, et qui avait causé la mort de Valena sa sœur, était mise sur un pic à l'entrée de la ville ; cette ville qui était morte, ou vide d'habitants - ce qui allait de pair, cela allait sans dire.

L'intégralité de la population était ou bien morte, ou bien partie. La ville n'était plus sûre ; chaque minute, un nouvel édifice s'effondrait, une nouvelle maison s'écroulait, des gravats s'accumulaient. Dès qu'ils l'avaient pu, les Brainois avaient fui, n'emportant rien de plus de ce qu'ils portaient ; et ils étaient sortis, cherchant un abri. Des milliers s'étaient installés dans le camp qui avait été celui des assiégeants ; d'autres avaient investi des champs ; et il n'y en avait guère d'autres pour faire différemment.

Mère n'était pas seule. Ils étaient des milliers, à partir avec elle. Des dizaines de milliers à passer la grande porte de la maison des Dieux, à s'installer à table et festoyer avec le grand Couple Divin.

Trystan voyait au loin les renforts arriver. Il n'éprouvait nulle joie. Nul soulagement. Rien qu'une tristesse profonde, un vide absolu, un manque qui ne se comblerait jamais. Il était à deux doigts de pleurer ; mais il était trop fatigué pour cela. Sa tristesse était bien supérieure à celle qui engendrait les pleurs.

Tout ce qu'il avait aimé n'était plus. Tout ce qu'il avait fait, il y avait échoué.

Et il voyait les torches converger, s'agiter, s'approcher ; c'était la nuit noire, mais il n'avait pas dormi depuis des jours ; il ne comptait plus. Il n'avait pas pu se résoudre à dormir. Où le ferait-il ? Il n'avait nul foyer, maintenant que sa ville n'existait plus.

Il était seul. Cela aussi, c'était nouveau pour lui. De toute son enfance, de toute sa jeunesse, et jusqu'à quelques jours auparavant, il n'avait jamais pu être seul plus de quelques minutes ; il y avait toujours un parent, un servent, une gouvernante à ses côtés ; quelqu'un qui devrait le surveiller et le protéger, puisqu'il était l'héritier. Désormais, il n'était plus héritier... et il n'y avait plus

personne pour le surveiller ou pour le protéger. Il était certainement seul dans la ville ; personne, hormis lui, ne risquerait à s'y aventurer.

Mais Trystan, lui, n'avait pu se résoudre à quitter la ville. C'était chez lui ; il ne se sentait pas capable de sortir après avoir été enfermé si longtemps...

Qu'ai-je fait aux Dieux pour qu'ils s'acharnent ainsi sur moi ?

Qu'est-ce qui peut justifier une telle punition divine ?

Trystan soupira, regardant au loin les torches s'avancer encore ; du haut de la colline, il les voyait bien. Elles étaient des milliers, formant un immense rectangle qui devait contenir des dizaines de milliers d'hommes.

S'il s'agit bien des Dieux, eh bien ils sont sadiques... regretta Trystan, qui ne se serait jamais autorisé une telle pensée auparavant ; mais il ne se souciait plus de telles choses, à présent.

— Pourquoi avoir tué ma mère ? dit-il en regardant le ciel, espérant peut-être, dans le coin de son esprit, une réponse. Pourquoi l'avoir prise ? La ville ne suffisait pas ? Mon père, ma sœur et ma ville ne suffisaient pas ? Il fallait aussi se déchaîner sur ma mère ?

Il marqua une pause, avant de reprendre, songeur.

À moins que je ne sois le suivant ? À moins que le Couple Divin n'ait décidé la fin des Baldör, et qu'il ne me reste plus qu'à mourir ?

— Si vous voulez que je meure, tuez-moi maintenant ! cria Trystan en levant les bras au ciel.

Il resta ainsi quelques longues minutes, attendant un éclair, un éboulement, une quelconque manifestation.

Il ne se passa rien. Presque déçu, Trystan baissa les bras. *Très bien. Donc, même les Dieux ne m'écoutent plus...*

Une larme coula lentement le long de sa joue.

Ou bien, pensa le comte de Brain, les Dieux ne me répondent pas parce qu'ils veulent que je vive...

Trystan s'essuya les yeux. *Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter tout cela...* Quelques mois seulement auparavant, il avait encore eu ses deux parents, sa sœur et sa ville... mais il n'avait plus rien.

Un mouvement attira le regard de Trystan. Clopin-clopant, maladroitement, il fit quelques pas pour s'approcher ; il vit, au loin, au pied du château, une femme, vêtue de loques, marcher en traînant des pieds. Elle avait l'air affamée, exténuée, mais elle avait entre ses bras un bébé qui geignait faiblement.

C'est une mère, pensa-t-il, prêt à flancher en ayant en tête sa propre parente. Une larme coula le long de sa joue ; il ne put s'empêcher de s'approcher.

Trystan Baldör s'arrêta à observer cette femme. Chaque mouvement semblait être une torture pour elle ; et pourtant, elle continuait d'avancer. Finalement, à bien y regarder, elle était âgée ; ce n'était probablement pas la mère de l'enfant. Elle escaladait les gravats, étant parfois obligée de porter son marmot à bout de bras. Elle tomba plus d'une fois ; mais jamais l'enfançon n'atteignit le sol, elle le retenait toujours.

Et puis, elle tourna la tête et croisa le regard de Trystan. Elle avait le regard fatigué mais dur ; la détermination se lisait sur ses traits.

L'instant suivant, elle avait détourné le regard, et avait repris sa marche.

Sa vision provoqua comme un choc pour Trystan. *Elle a peut-être trois fois mon âge ; et pourtant, elle est déterminée... elle va jusqu'au bout pour un bébé qui n'est sûrement pas le sien...*

Et moi, je ne suis pas capable d'arrêter de me lamenter, songea le jeune comte en passant la main dans ses cheveux emmêlés et recouverts çà-et-là de sang séché. *Peut-être serait-ce temps de se reprendre en main. Peut-être que c'est ce que les Dieux veulent...*

Peut-être que c'est le Couple Divin qui m'a fait voir cette femme...

Je devrais peut-être donner aux autres l'assistance que j'aimerais... Je devrais consoler les orphelins, nourrir les affamés, réveiller ceux qui voudraient s'endormir pour toujours, redonner le moral à ceux qui pleurent...

Trystan tomba à genoux. *Est-ce ce que je dois faire ? Ô Dieux, si vous avez de la pitié, répondez-moi ! Guidez-moi ! Manifestez-vous !*

Il leva les yeux au ciel. Au même instant, il vit une étoile filante parcourir le ciel.

Un sourire éclaircit le visage du comte. *Merci, Seigneurs...*

Il se releva et regarda autour de lui. Il se trouvait au sommet de la colline, là où s'élevait quelques jours encore auparavant le château des Baldör. Il n'en subsistait que quelques ruines ; quelques pierres, des fondations, parmi des tas de pierre et de bois.

Au loin, la ville n'était que désolation. Dans la nuit, elle en était terrifiante ; le vent s'engouffrait et sifflait dans les ruines, et des maisons s'écroulaient régulièrement en un terrible fracas. Les pierres dévalaient alors la colline et allaient s'accumuler çà et là, de manière totalement désordonnée.

Brain avait pris presque deux mille ans à se construire. En à peine plus d'une nuit, elle avait été détruite.

Et je la reconstruirai. Je prendrai le temps qu'il faudra ; j'en ferai l'œuvre de ma vie si nécessaire, mais Brain renaîtra de ses cendres.

Le comte de Brain s'en fit la solennelle promesse, prenant les Dieux à témoins. Et puis, il prit son cheval par la bride – laissé là par un bronze-chef avant de définitivement quitter la ville, espérant que Trystan change d'avis et ne se décide à sortir. Il marcha jusqu'à quitter l'enceinte du palais. Puis, il lança un dernier regard en arrière, vers le château, vers la pièce où sa mère était... Non. Il ne devait pas y penser.

Promptement, il monta son magnifique palefroi blanc, et l'élança au galop dans ce qui restait de l'artère principale.

Les rues étaient jonchées des cadavres des malheureux s'étant fait surprendre par les pillages. Le comte les regardait d'un air froid, concentré sur sa promesse, sur sa destinée.

Mais la vision du corps à moitié calciné d'une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux châtain clair fit remonter une pensée dans l'esprit de Trystan. *Mère...* songeait-il, voyant en pensée son corps à elle, qui devait encore se trouver au château...

Trystan manqua de perdre l'équilibre et de faire tomber son cheval. Sa vision se brouilla, et il ferma les yeux de toutes ses forces, le visage brûlé de sa mère gravé dans son esprit. Il ne pourrait jamais l'oublier... il ne pourrait jamais effacer une telle atrocité.

Mais le jeune seigneur secoua la tête pour ne pas se laisser absorber par ces pensées macabres. Il fit accélérer encore sa monture, qui sautait sans aucune hésitation au-dessus des débris comme si elle en avait été habituée.

Ils atteignirent les escaliers marquant l'entrée de la Ville-Haute. Le comte allait passer, comme à son habitude, à gauche ; mais il aperçut un mouvement à droite, et tira sur la bride de son palefroi pour se détourner.

Il ralentit en s'approchant de la femme, laquelle lui lança un regard suppliant. Sa petite taille marqua le seigneur ; elle était bien plus petite que le garrot de sa monture. Pourtant, elle se tenait droite, fière dans sa détresse.

Le comte se recula sur sa selle et tendit une main secourable ; la femme hésita quelques secondes, puis – à la surprise du seigneur de Brain – tendit son enfant. Il s'en saisit précautionneusement, le posa sur ses jambes, puis tendit à nouveau la main.

En silence, la vieillarde recula d'un pas en secouant la tête. Le comte insista ; mais elle ne voulut rien entendre. Elle recula sur quelques pas, puis se laissa tomber le long d'un mur. Elle ferma les yeux et ne bougea plus. Sur son visage flottait un léger sourire, comme si elle avait accompli son devoir.

Les larmes montèrent aux yeux de Trystan. *Cet enfant n'a plus personne sur qui compter ; il ne doit plus avoir de parents, comme moi... et pourtant, il est si jeune...*

Pour ne pas se laisser submerger à nouveau par ses émotions, il fit s'élaner son cheval dans les escaliers... mais à peine eut-il descendu quelques marches que le nourrisson se mit à brailler.

Là où l'enfant Trystan se serait énervé et aurait craqué, le comte Trystan fut attendri. Il ralentit et fit continuer son palefroi au pas avant de s'atteler à consoler le bambin. Au moins, il pensait à autre chose qu'à ses pauvres parents.

Quelle ne fut pas sa satisfaction quand les cris de l'enfançon cessèrent et qu'il se mit à sucer son puce, ses yeux se fermant avec une expression de sérénité.

L'air absent, le comte continua de lui caresser le crâne pendant toute la traversée de la ville, qui dura près d'une heure.

Chaque fois que d'atroces souvenirs lui venaient en tête, le seigneur de Brain songeait à tout ce qu'avait dû endurer l'enfant... et puis il continuait à le bercer, refoulant tout ce qui pourrait le faire craquer. Il voulait se concentrer sur la suite ; il allait rencontrer son cousin, et tout faire pour aider tous ceux qui, comme ce bébé ou comme Trystan, avaient tout perdu durant les quelques jours passés.

Bientôt, il passa la porte de la ville. Déjà, le soleil se levait ; c'était l'aube. Cela devait faire deux ou trois jours qu'il n'avait pas dormi ; mais il n'en ressentait pas le besoin, et n'en avait pas l'envie.

Il fallait qu'il aide ceux qui comptaient sur lui, et qu'il rencontre son cousin. Son absence n'avait que trop duré.

Il baissa les yeux pour juger si sa tenue était digne de la visite de l'Empereur. Il s'aperçut qu'il portait simplement une tunique rouge, sans aucune marque ni symbole, tachée de pourpre virant vers le noir : du sang.

De toute manière, je n'ai rien d'autre, pensa-t-il, observant autour de lui tout en berçant l'enfançon dans ses bras.

Les tentes récupérées chez l'adversaire et les abris faits de bric et de broc se succédaient de chaque côté de la route ; ils s'étaient à perte de vue.

Voici donc mes sujets, songea Trystan, amer. *Voilà donc ceux dont j'étais responsable, ceux qui comptaient sur moi et qui ont bien eu tort de le faire. Mais qui n'ont pas eu le choix, finalement. Ils ont subi mon incompétence...*

Il se rapprochait des troupes de son cousin. Au fur et à mesure que le soleil se levait, elles se révélaient dans leur entièreté ; jamais, au cours de sa vie,

Trystan n'avait vu de troupes si nombreuses. Elles étaient bien supérieures aux assiégeants, par exemple, bien qu'ils eussent été des dizaines de milliers.

Ils viennent pour libérer la ville, après tout, se dit-il en se demandant s'ils avaient eu vent ou non de l'inutilité de cette mission.

Ils doivent le savoir, décida-t-il finalement. *Ils doivent avoir des éclaireurs.*

Il lui fallut encore plusieurs longues minutes avant d'enfin être assez proche pour distinguer l'Empereur Meneris parmi les soldats. Il chevauchait un étalon noir, était vêtu d'une armure d'apparat et avait ceint une cape aux reflets pourpres. Il était à lui seul un étalage de prestige et de richesses... et cela paraissait presque décalé, dans un tel environnement dévasté.

De quoi ai-je l'air, moi ? songea Trystan en continuant néanmoins sa route. Il n'accordait plus aucune importance à son habillement ; cela faisait deux jours qu'il n'avait pas quitté la ville, et il s'était décidé de se rendre utile. Les seules pensées qui l'obnubilait à présent était de nourrir son peuple, soigner ses blessés, enterrer sa mère et tous les autres, reconstruire sa ville... et aider cet enfant.

Quand il ne fut qu'à une centaine de mètres, Trystan arrêta sa monture. Il resta là, planté face à Meneris, au milieu de la large route pavée. Il attendit que son cousin décide de la suite.

De longues secondes s'écoulèrent avant qu'il ne lève le bras d'un air autoritaire, cessant d'un coup d'un seul la marche des soldats.

— Trystan Baldör, lança-t-il alors d'une voix forte.

Le comte de Brain baissa la tête.

— Votre Majesté.

Il y eut un silence. Trystan sentait que tous les regards étaient tournés vers lui ; Meneris, comme ses gradés et tous les soldats, le scrutaient et le jugeaient. Ils devaient s'interroger sur sa tenue, sur ses cernes, sur le sang qui le recouvrait.

Finalement l'Empereur se détourna. Il dit quelque chose à un homme à ses côtés, qui hurla un ordre inintelligible pour le seigneur de Brain.

Et puis, Meneris fit avancer son cheval au trot royal, clopinant élégamment sur quelques dizaines de mètres, jusqu'à atteindre Trystan. Son cheval hennit, et les deux se rapprochèrent.

Le comte n'osa pas rompre le silence, mais chacune des parcelles de son corps le priaient d'aller au plus vite ; il savait que chaque minute, de nouveaux blessés succombaient, de nouvelles maisons s'écroulaient.

Après deux longues minutes, Meneris se redressa sur son cheval et se tourna vers Trystan. Ses yeux se rétrécirent.

— Tu as bien changé depuis notre dernière rencontre.

L'intéressé réprima un petit rire.

— Je n'ai pas eu le choix. J'ai fait de mon mieux ; ce sont de ces épreuves qui endurent.

L'Empereur eut un petit rire dédaigneux.

— De ton mieux, dis-tu... et comment expliques-tu... ça ?

Il balaya d'un geste ses troupes massées derrière lui, puis désigna la ville calcinée, au loin. Trystan pouvait voir ses mains trembler ; à l'évidence, il cachait sa fureur.

— Un manque de moyens... Une longue attente... Une absence de renforts... Une absence d'expérience, aussi... Et puis, surtout, une déveine phénoménale.

Meneris se relâcha.

— Ah, cette déveine...

Il s'interrompit. Le marmot, que Trystan tenait toujours dans ses bras mais que Meneris faisait mine de ne pas remarquer, en profita pour se mettre à brailler à pleins poumons.

— C'est qui, ce mioche ? interrogea-t-il en fronçant les sourcils et en se tournant vers son cousin. Ne me dis pas que tu as profité du siège pour te marier sans ma permission...

— Non, répondit Trystan. Ce n'est pas le mien ; il est sans doute orphelin et délaissé, comme moi. Je suis certainement toute la famille qu'il lui reste.

Meneris ouvrit la bouche mais aucun son ne sortit ; il semblait chercher ses mots.

— En parlant de famille, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer, déclara-t-il d'un ton désolé, l'air étonnamment attendri et triste.

Le cœur de Trystan manqua un battement. *Qu'est-ce que ça peut-être, encore ?*

— Tu veux dire... pire que ma ville réduite en cendres, mon père mort, ma sœur assassinée, ma mère brûlée vive ?

Les yeux de Meneris s'écarquillèrent.

— QUOI ? s'écria-t-il, l'air mi-triste mi-furieux. Almena et Valena... ?

Trystan opina du chef, les larmes aux yeux.

— Quelle était donc ta mauvaise nouvelle ?

— C'était ton père, murmura l'Empereur. Je pensais que tu ne le savais pas...

Il marqua une pause et s'essuya les yeux. C'était la première fois que Trystan voyait l'Empereur pleurer.

— Je suis désolé...

Trystan se pinça les lèvres. Il s'efforçait de ne pas craquer, mais il lui fallait beaucoup de volonté.

— Tu sais comme j'aimais Jocastas... Petit, j'attendais toujours que mon oncle parte ; il m'envoyait à Brain, et je pouvais passer du temps avec ton père... et avec toi. Tu te souviens de la compétition que nous avons toujours ?

— Je te battais à l'épée, mais c'était bien le seul domaine où tu ne me surpassais pas, acquiesça le cousin de l'Empereur.

— Enfin, reprit Meneris, ce doit être terrible pour toi... Tu es seul, désormais.

Trystan opina d'un air grave. Il en avait cruellement conscience.

L'Empereur lui tapota l'épaule.

— Ne t'inquiète pas, la Coalition impériale ne te laissera pas seul.

Ça y est, c'est l'Empereur qui parle et non plus le cousin, regretta Trystan. Il aurait aimé plus de soutien de la part de l'un des derniers membres de sa famille qui lui restaient...

— Combien êtes-vous ? interrogea-t-il en désignant les troupes.

— Vingt mille hommes, répondit d'un air fier son cousin. Et vingt-cinq mille m'attendent à Falstaros et à Occan.

Meneris soupira et détourna le regard, contemplant la ville d'où s'élevaient encore quelques panaches de fumée noire.

— Je ne sais pas ce que je préfère. Je m'attendais à mener un dur combat pour finalement récupérer le deuxième cœur du duché. Seulement, on m'a averti hier que je n'aurai pas besoin de combattre... mais je ne récupérerai jamais la ville, ni son port, ni ses chantiers navals. Rien. Non, franchement, je ne sais pas ce qui est pire.

Trystan ne répondit rien ; il craignait trop devoir subir les foudres de l'Empereur.

— Mais finalement, je n'ai pas le choix, reprit-il d'un ton glacial. Je suppose donc que je dois... te féliciter pour avoir réussi à libérer la ville.

L'accent de l'Empereur était si froid que le comte de Brain frissonna. Mais il n'en avait pas terminé.

— On aurait cru un enfant qu'on aurait laissé seul dans les cuisines, et qui en serait ressorti tout fier d'avoir produit un plat carbonisé, laissant derrière lui

une salle entièrement détruite pour les besoins de son « œuvre ». On s'en serait bien passé, et il aurait mieux fait de laisser faire les vrais cuisiniers.

Trystan aurait bouillonné de rage s'il n'avait pas été si fatigué. Il n'aimait guère ce qu'insinuait son cousin.

— De toute manière, je ne vois plus aucune raison de m'attarder ici, à présent. Je compte m'arrêter ici quelques heures, le temps que les hommes se reposent – sinon, vu le temps que je leur ai accordé pour venir jusqu'ici, ils s'écrouleraient raides morts avant même d'atteindre Tarin. Mais à midi, je repartirai. Je te laisse, Trystan.

L'Empereur fit mine de partir.

— Attend ! s'écria Trystan.

Meneris se retourna, et se rapprocha à nouveau de son cousin.

— Qu'y a-t-il ?

Son ton signifiait clairement : « je n'ai pas plus de deux minutes à t'accorder, et c'est bien parce que tu es mon cousin ». Trystan sentit donc qu'il devait être persuasif.

— Tu dois rester...

— Je ne *dois* rien faire, coupa Meneris. Je suis l'Empereur.

— Bon. Alors, tu *devrais* rester... la population compte sur toi ; ils meurent de faim ou de brûlures et personne ne peut, ni ne veut, les aider...

— Écoute-moi bien, coupa Meneris, plongeant ses yeux verts dans ceux de son cousin. Tu es un comte, je suis l'Empereur. Tu es mon cousin, mais cela ne te donne pas le droit de me dicter ma conduite. Je t'ai dit que je partirai, et je partirai. Il n'y a pas de discussion possible.

Je m'y suis mal pris, regretta Trystan. Il prit quelques secondes pour chercher les formules adéquates.

— Viens avec moi, lança-t-il en éperonnant son cheval qui partit galop.

Meneris haussa un sourcil, mais il rejoignit son cousin.

Trystan ne dit rien pendant quelques minutes. Il attendit d'avoir atteint les premières rangées de campements de fortune, établis plusieurs kilomètres autour de la ville, particulièrement le long de la route. Puis, il ralentit enfin. Son cousin arriva juste après lui, sa cape pourpre flottant majestueusement dans son sillage – il avait une classe véritablement impériale.

— Regarde donc, lança Trystan, presque suppliant.

Il désigna les paillasses étalées à même le sol, les enfants courant nus et dont les brûlures étaient apparentes, les hommes et les femmes étendus au sol, agonisant au soleil depuis plusieurs jours, les bébés pleurant car n'ayant pas

assez à manger. Le regard de l'Empereur, silencieux mais inflexible, suivait patiemment la direction indiquée par Trystan.

— Je vois tout cela, Trystan, déclara-t-il. Mais que veux-tu que j'y fasse ?

— Ces gens-là n'ont plus rien. Ils n'ont plus de maison, plus de travail, plus d'argent, souvent plus de famille. Et surtout, ils n'ont plus rien à manger. Et toi, tu as vingt mille soldats – une excellente main d'œuvre. Et des vivres pour des semaines ; ils en ont grand besoin...

— Te voilà avocat du peuple, à présent... lança Meneris d'un air condescendant.

— Je suis avocat de *mon* peuple ! Tous ces gens ont subi la même chose que moi ; ils ont vécu un siècle, eu à prendre des décisions difficiles, ont vu des proches mourir... Et ils attendent de moi que je les aide ; et pour cela, je m'en réfère à toi.

Trystan sauta de son cheval. Il prit sa monture par la bride, le bébé dans l'autre main, et quitta la route. Il marcha lentement le long des baraquements de fortune, attendant que Meneris le rejoigne.

Finalement, celui-ci le suivit. Il n'avait pas l'air à sa place, mais il parvenait à conserver toute sa prestance.

— Messire, lançaient les Brainois en apercevant Trystan.

— Votre Majesté, souffla alors l'un d'eux, reconnaissant certainement le visage de celui qui ornait les mésors.

Aussitôt, un souffle se répandit ; en quelques minutes, Meneris fut entouré de centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, vêtus de guenilles, l'implorant à genoux. Tous l'étaient. Ils réclamaient de l'aide, du pain, la miséricorde ; et beaucoup priaient les dieux à voix haute, comme pour les remercier de la présence de l'Empereur parmi eux.

— Tu vois ? Ils ont tous une bonne opinion de toi. Ils pensent que tu vas les aider ; ils t'en seront reconnaissants...

Meneris avait l'air en pleine réflexion ; c'était son côté calculateur qui prenait le dessus.

Cela dura de longues secondes, pendant lesquelles tous, Trystan comme les Brainois, furent pendus aux lèvres du dirigeant de la Coalition.

— Je resterai une semaine, promit-il en définitive. J'ai avec moi assez de farine pour vous nourrir, vous tous, en attendant que vous ne cultiviez la terre autour de la ville et que des livraisons soient assurées.

Et puis, Meneris tourna les talons et se détourna vers la route, alors que partout retentissaient les « merci », et les multiples grâces.

— Tu m’as forcé la main, s’écria-t-il avec colère lorsqu’ils se furent éloignés, tout en tâchant visiblement de se contenir.

Trystan ne répondit pas directement. Il esquissa d’abord un sourire.

— Vingt mille hommes pour une semaine, c’est plus qu’il n’en faut. Merci, Meneris.

L’Empereur eut un sourire crispé. Et, sans crier garde, il se mit à étreindre le jeune comte.

— Je suis content de te revoir, cousin.

CHAPITRE 3

SALSPICON, ROYAUME DE RÉTHORDIE.

Les somptueuses voiles s'affalaient. Le vaisseau royal pénétrait dans le port de Salspicon, brisant la ligne des flots avec grâce et majesté. Des gerbes d'écume se projetaient de toutes parts, alors que la proue pourfendait impitoyablement les vagues.

Jack Theréas était derrière le gouvernail. C'était lui qui barraît, mais, pour l'instant, il ne gouvernait point. Pareille tâche revenait au capitaine, seul maître à bord sur son navire, après Dhaart et devant même le Roi.

Derrière lui se trouvaient ses deux sous-lieutenants, Bernard Léraute et Berthe d'Irloise, qui, par de brèves instructions, l'aidaient à entrer dans le port. Jack était fébrile : c'était la première fois qu'il manœuvrait le vaisseau royal en entrant dans un port. Il savait qu'un royaume entier l'attendait ; il savait que le Roi était à bord, qu'il n'avait pas le droit à l'erreur.

Mais un marin n'a jamais le droit à l'erreur, songea-t-il. Nous sommes nos propres maîtres face à la cruauté des flots : l'erreur, nous ne la devons pas à l'Océan, fruit de la clémence de Dhaart, mais bien de nous, êtres faillibles, êtres mortels...

Jack en frémissait d'excitation. Jamais il ne connaissait une telle exaltation que lorsqu'il était à la barre d'un navire. Dès lors, qu'il domptât les tempêtes, qu'il franchît les plus périlleux détroits, qu'il brisât la tranquillité d'un port pour s'y établir, ou qu'il ne filât simplement vers l'horizon, il était en proie à une félicité mêlée de force et de fierté. Il se sentait alors digne de son père, de son grand-père, et de son propre père avant lui : il se sentait le successeur légitime

d'une interminable lignée de marins, qui, de leur naissance à leur trépas, vivaient sur les flots et dépérissaient à terre.

Jack avait dû longuement batailler pour que le capitaine acceptât de lui confier la barre, ce gouvernail si précieux, si cher et si glorieux. Mais son enthousiasme, son mérite aux autres tâches, et puis aussi une certaine idée de justice, l'avaient finalement convaincu. Et désormais, Jack savait qu'il jouait enfin le rôle auquel il aspirait : servir son Roi, servir Dhaart, avec *honneur et foi*, comme tout bon Théréas avant lui.

À mesure que l'on se rapprochait du port, Jack pouvait entendre des cris, des acclamations, des applaudissements, des vivats exaltés.

Jack n'en était guère étonné : à Epize, puis à Buillas, les deux principales étapes, An-Eggart avait déjà reçu un accueil triomphal, à la digne mesure du héros et du fils de Dhaart qu'il était.

Sa réputation d'imbattable bretteur l'avait précédée : on le considérait - à juste titre - comme le meilleur combattant du Royaume. N'avait-il pas remporté les grands tournois de la fête de l'Adald ? Vainqueur de ses propres fils et de ses propres neveux, triomphateur des champions les plus reconnus, le vigoureux quinquagénaire était dans la fleur de l'âge, à la vérité. Il était le digne souverain de Réthordie, fils du Roi Juste, et capitaine intrépide guidant son peuple à travers le temps troublé des tempêtes.

Et cela, tous ses sujets le reconnaissaient. C'était indéniable : An-Eggart avait encore bien des années devant lui, et ces années, d'apparence si troublées, seraient des années de résistance, de gloire et d'honneur pour tous les Réthordiens.

Et si Buillas était connue pour être l'antichambre des courtisans - sa contrée n'était pas nommée île Régalienne par hasard -, Salspicon devait tout de même réserver un accueil aussi triomphal à son nouveau suzerain !

Mais il était temps pour Jack de laisser le gouvernail au capitaine. Pour rien au monde celui-ci ne laisserait le privilège de l'accostage à un simple lieutenant ; et encore moins à un officier inexpérimenté comme le jeune homme. Et, le jeu de la hiérarchie s'enclenchant à merveille, Jack recula en laissant la barre à Gauthier de Clairval, alors qu'il était rejoint, à sa droite, par un second lieutenant qui épaulerait avec lui le capitaine lors de ces manœuvres ardues. Ses deux sous-lieutenants, qui occupaient la place un instant plus tôt, s'éclipsèrent discrètement, alors que peu à peu, par la seule force de son élan, le navire se rendait jusqu'à l'extrémité du port, en face des portes de la ville de Salspicon.

La force des flots freinait le cinq-mâts en frottant les flancs du navire ; et, comme toujours, grâce à la fantastique expérience du capitaine, parmi les plus habiles de Réthordie, tout se déroula à la perfection, et on finit par déployer la passerelle d'un geste gracieux, alors que la foule, sur le quai, acclamait déjà le Roi qui n'avait pas paru.

Une fois le navire amarré, le capitaine lâcha le gouvernail. Il se tourna vers Jack, et fronça les sourcils.

— Vous avez encore beaucoup à apprendre, lieutenant, dit-il d'un ton austère. Vous êtes entré trop rapidement dans la rade ; pourtant, Salspicon est au bout d'une anse, il n'y a rien de plus simple... J'ai été obligé de louvoyer pour ne pas percuter le quai. C'est un comble, une fois les voiles affalées !

Jack hocha la tête.

— Désolé, mon capitaine. Je tâcherai de faire mieux, à l'avenir.

Le capitaine acquiesça de son air froid, sans mot dire. Il était toujours aussi antipathique aux yeux de Jack, et lui faisaient mener la vie dure. Mais celui-ci comprenait son amertume : il avait gravé les échelons bien vite, sautant bien des marches, et cela attirait peut-être la jalousie, sûrement plus vraisemblablement un sentiment d'injustice. Or, Gauthier de Clairval était un homme juste. Dur, froid, austère, comme le roc ; mais il était juste, et, peu à peu, commençait à apprécier Jack à sa juste valeur, jusqu'à lui laisser la barre - mais sans manquer, donc, de le critiquer.

Le pire, c'était que le sentiment qu'avait le capitaine était partagé. Le lieutenant qui ce jour-là l'assistait avait sur son visage cette même expression, dédain mêlé de dégoût, mi-hautain mi-jaloux. Jack n'était pas vraiment apprécié sur ce navire. Il faisait avec, mais cela l'ennuyait. Peu d'officiers parlaient avec lui ; dans son dos, les matelots se riaient de lui.

Alors, la plupart du temps, il restait seul. Seul avec ses pensées, ses souvenirs, ses cauchemars et ses espoirs. Seul avec Dhaart, seul avec la mer.

Alors, il pensait à Éloïse ; il pensait à son père, il pensait au Roi. Juste qu'il avait vu assassiner sous ses yeux. Il priait beaucoup, aussi. Et puis il travaillait, toujours acharné, toujours déterminé. Comme il l'avait toujours été et comme il le resterait toujours. Fidèle à ses racines, fidèle à sa foi, à son honneur, à son courage.

Mais il restait seul.

Isolé, sur les flots, on l'était toujours. Alors, on sentait l'Océan, mère protectrice autant que tortionnaire, tenir compagnie aux âmes esseulées. Mais pas cette fois. Cette fois, une agitation sans nom régnait sur ce navire où il y avait

un Roi. La mer était toute intimidée devant le fils de Dhaart, et n'osait guère faire embarquer son esprit chaleureux empli de glace à l'intérieur du vaisseau. Restant dehors, Jack demeurait désespérément solitaire.

Il sortit sur le pont, se plaça parallèlement à la passerelle, patientant, comme les autres officiers, pour l'arrivée du Roi.

Celui-ci apparut au bout de quelques temps d'attente. Il était vêtu d'une tunique pourpre au col d'hermine, frappée en plein cœur d'un faucon d'un noir de jais. Il portait une cape toute aussi noire, mais ses mains étaient gantées de blanc. Il avait l'air plus refermé que jamais, mais cette austérité lui donnait une impressionnante autorité.

Au passage du souverain, Jack, comme les autres officiers, inclina la tête avant de le saluer. Le Roi, restant de marbre, répondit aux officiers par un discret signe de tête, très digne.

Puis, la tête toujours aussi haute et si droite que si elle était réhaussée d'une lourde couronne, la mâchoire bloquée, le regard d'acier, il descendit la passerelle d'un pas solennel et lent. La foule acclamait ce Roi providentiel. Partout on criait son nom, partout on l'applaudissait, partout on voulait le voir, le toucher, lui parler.

Dès qu'il eût touché terre, une douzaine de soldats en armure et armés de longues piques dévalèrent la passerelle et se pressèrent derrière An-Eggart. De leur hampe, ils repoussaient ceux qui s'approchaient un peu trop près ; mais le Roi plongeait volontiers dans ce bain de foule.

Sans perdre ni son honorabilité ni sa gravité, il serrait des mains, échangeait quelques paroles avec des gens du peuple, et puis bénissait des bébés, touchait des enfants, dont les parents s'agenouillaient devant lui, l'implorant en pleurant des larmes de joie.

An-Eggart était déjà un Roi aimé de son peuple ; et il venait de débiter son règne.

Les Réthordiens veulent un chef digne, un chef fort, avec la guerre qui s'annonce, pensa Jack. Et An-Eggart représente tout ce qu'ils attendent : le renouveau mais l'expérience, le changement dans la continuité, l'inflexibilité, la dureté, la justice. Jamais An-Eggart ne livrera la Réthordie ni aux crocs de l'hérétique Meneris Tolbias, ni aux griffes du renégat Premier maréchal... Et tous ces gens le savent.

Jack débarqua à son tour, et s'engouffra dans la foule dense qui peuplait les quais. Son caban comme ses galons impressionnaient le peuple, qui l'avait vu

descendre de la passerelle. Alors, on s'écartait à son passage. Encore une fois, il était désespérément seul.

Autour de lui, toutefois, tout se bousculait, certains pleuraient, d'autres criaient, d'autres acclamaient, d'autres applaudissaient. Certains restaient à genoux, et disparaissaient sous la foule, qui, telle la houle, châtiait impitoyablement, au hasard, ceux qui s'y frottaient.

Mais étant rodé à ce type d'écueils, Jack se fraya peu à peu un passage dans cet océan de pieds, de mains, de jambes, de bras, de têtes et d'épées ; il regagna les portes de la ville où, là encore à son uniforme, les gardes le laissèrent passer sans poser de question.

Sitôt eût-il franchi le seuil de la cité fortifiée, qui surplombait le port de quelques dizaines de mètres, que le calme l'assailit comme le soleil jaillissait après la fureur de l'orage. Les ruelles pavées qui montaient vers le cœur de la ville étaient désertes ; seuls s'y croisaient de nombreux soldats, et puis quelques habitants, quelques négociants, qui se hâtaient, rasant les murs, semblant mal-à-l'aise. On ne pouvait imaginer plus grand contraste avec l'extérieur de la ville.

Dépassant de nombreuses échoppes, pressant le pas sous l'ombre des maisons à colombages de la cité de Salspicon, il ne tarda pas à rattraper le Roi et sa maigre escorte.

An-Eggart, entouré de ses onze gardes, discutait calmement avec quelques bourgeois, au-devant d'un hôtel particulier. Un peu en retrait d'eux et des soldats, il y avait le capitaine, et quelques autres officiers. Il les rejoignit.

Les uns l'accueillirent avec un regard glacial. Les autres ne daignèrent même pas le regarder. Seul quelques soldats tournèrent nerveusement leur regard vers lui en entendant ses pas, mettant tout à coup leur main à l'épée. Quant au Roi lui-même, il croisa son regard l'espace d'un instant infinitésimal, et, dans sa froideur, Jack y décela une pointe de terne indifférence et, peut-être, au fond, presque imperceptible, l'ombre d'une légère estime envers l'un de ces hommes qui le conduisaient à bon port.

Et, soudainement, le cœur de Jack se réchauffa. Se dire que quelqu'un – et le Roi, pas n'importe qui ! – pensait à lui autrement que comme un usurpateur, cela rassurait son ego.

Revigoré, Jack décida de passer toutefois son chemin, pour découvrir la ville : il n'avait que quelques heures devant lui, ensuite il devrait rentrer à bord du navire. Il dépassa le Roi et son escorte, puis, d'un pas tranquille mais décidé, commença à remonter la ruelle, flânant entre les échoppes et les tavernes, allant

vers le sommet de la ville fortifiée, occupée bien évidemment par un stellarii où il comptait se rendre.

Mais tout à coup, il vit une silhouette se déplacer prestement dans l'ombre. Jusqu'ici, rien d'anormal : l'intérieur de la ville était sous couvre-feu avec l'arrivée du Roi, aussi les habitants qui se risquaient dehors tâchaient de se faire discrets. Mais Jack aurait juré voir quelque chose de métallique resplendir, réfléchissant un furtif rayon de soleil. Cela pouvait bien être un bijou, un objet banal... ou bien une lame.

Quoi qu'il en soit, cette personne n'avait rien à faire là.

— Hé ! appela-t-il, posant la main sur la dague qu'il avait dans la poche de son caban.

Un Roi était mort sous ses yeux. Il mourrait lui-même avant qu'un autre ne subisse le même sort.

— Halte ! cria-t-il encore.

Mais l'ombre avançait toujours aussi rapidement, sans s'arrêter. Désormais, Jack était certain qu'il s'agissait de quelqu'un d'hostile ; un honnête homme se serait arrêté à l'injonction d'un soldat.

La silhouette accéléra encore. Jack se mit à courir, dégainant son poignard.

— Halte !

Courant à en perdre haleine, Jack faillit trébucher sur un pavé. Il vacilla quelques secondes, puis repartit de plus belle, dévalant la sombre ruelle aussi vite qu'il le pouvait.

Le soleil se glissa dans l'interstice entre deux maisons. Le visage de la silhouette apparut au grand jour : c'était un homme, à qui Jack était bien incapable de donner un âge. Il avait les cheveux courts, presque ras, bruns. La majeure partie de son visage était dissimulée par un voile, et il était vêtu de sombre.

Il disparut à nouveau. Jack tenta de le rattraper. Il continua sa folle course, toujours plus vite, les battements de son cœur s'accéléraient de plus en plus.

Je le rattraperai, se promet le jeune homme.

La rue était en virage. Jack vit encore la lame resplendir. Puis elle disparut. Jack tourna à son tour.

Le Roi était là, entouré de ses onze gardes, du capitaine, de quelques officiers. Voyant Jack arriver en courant, ils se tournèrent vers lui. Leurs regards exprimaient l'incompréhension, voire la répréhension.

Et puis, comme Jack arrivait enfin auprès du Roi, le capitaine poussa violemment An-Eggart contre le mur. Jack eut un mouvement de recul ; il n'était pas à plus d'un mètre du monarque.

Puis la lame s'abattit, en plein dans l'épaule d'un soldat. Là où, un instant plutôt, se trouvait le cœur du Roi. Jack, effaré, vit la silhouette, toujours aussi preste et imperceptible, s'enfuir dans une autre ruelle. Il la suivit.

Il s'engouffra dans l'étroit chemin pavé. Il la remonta. C'était une impasse. Il n'y avait personne. Enfin, si, par terre, une dague trempée de sang.

Jack la saisit. Le manche était gravé d'un corbeau noir. Un symbole reconnaissable entre tous.

Les frères d'Orlos.

Jack sentit son cœur s'arrêter de battre, l'espace d'un instant. Ce corbeau noir ne signifiait qu'une seule chose. Les mercenaires les plus fanatiques d'Auritanie en voulaient au Roi de Réthordie.

Mais l'homme avait disparu. Il n'y avait plus que lui, dans la ruelle. Et puis pas un seul endroit pour se cacher, pas de porte où s'engouffrer, pas de petit passage dérobé. L'agresseur s'était tout simplement volatilisé.

Jack resta quelques secondes pétrifié, immobile au milieu de l'impasse. Encore une fois, il n'avait fait qu'assister au désastre, impuissant. Sans l'action du capitaine, la Réthordie serait orpheline, à l'heure qu'il était.

Fou de rage, éploré, Jack n'avait plus qu'à rentrer auprès d'An-Eggart, signe de sa terrible incompétence.

J'aurais dû l'arrêter, se lamenta-t-il. Je ne peux pas me chercher d'excuses. J'aurais dû pouvoir l'arrêter...

Et puis, au bout de la rue, apparurent trois soldats, courant vers lui, leurs lances pointées vers l'avant.

— Il s'est volatilisé, expliqua Jack, haussant les épaules. Je ne sais pas comment...

Il s'interrompit. L'un des gardes se jeta sur lui, et le plaqua à terre. Le visage de Jack heurta violemment les pavés. Il sentit des flots de sang chaud couler sur ses joues, puis une douleur atroce et fulgurante lui parvint. Il lui semblait que son nez n'était plus qu'un vague morceau de chair, brisé et fracassé.

Le souffle coupé, il tenta désespérément de respirer. Du sang occultait sa gorge. Il fut pris d'une violente quinte de toux. Puis il cracha du sang noir sur les pavés gris.

Autour de lui, il entendit des pas se rapprocher. Puis des voix, indistinctes, qu'il ne parvenait pas à identifier ni à situer. Enfin, ouvrant péniblement les

yeux, il distingua des bottes noires juste devant son visage. Et, chaque instant, davantage de pieds, davantage de voix, davantage de piques et de lances.

Toujours en état de sidération, Jack ne comprenait pourquoi les soldats l'avaient jeté à terre. Puis, il se souvint du couteau, qu'il avait saisi, qu'il avait pris dans les mains, qu'il tenait devant les soldats. Du couteau taché de sang ; taché du sang de l'un des leurs, de l'un des *onze*.

Quel imbécile ! se dit-il à lui-même.

Il tenta de redresser la tête. Voyant le visage de l'un des gardes, il essaya de croiser son regard.

— Vous...

Il cracha une nouvelle gerbe de sang.

— Vous vous méprenez... messires...

Il avait une voix très rauque, très faible, et il articulait à peine, la bouche toute poisseuse.

Pour toute réponse, il reçut un violent coup de la hampe d'une lance, dans son flanc.

De dépit, il reposa sa tête au sol, et ferma les yeux, sa joue collant au sang poisseux qui coulait de son pauvre nez. Il fut saisi d'un horrible spasme. Des élans de douleur, insupportables, lui traversèrent le corps.

— Lieutenant Theréas... dit alors une voix austère, que Jack reconnaîtrait entre toutes.

Il leva les yeux, et croisa le regard implacable du capitaine Gauthier de Clairval.

— Frère d'Orlos, hein ?

Dans sa main, il triturait la dague gravée.

— Non ! protesta Jack. J'ai...

Encore une fois, il fut contraint de se taire. Il sentait la pointe froide et aiguillée d'une pique posée sur sa nuque.

— La place des ennemis de Dhaart est au bûcher ! gronda une nouvelle voix.

Jack reconnut en lui le soldat que le frère d'Orlos avait blessé.

— Ce n'est... Aaah !

Il venait de recevoir un nouveau coup de lance dans son flanc, qui le torturait désormais d'une intense douleur.

— La place d'un assassin est au bout d'une corde ! fit une autre voix. Et celle d'un régicide est au Pandémonium !

Jack ferma les yeux. Il souffrait le martyr. Il ne sentait plus son nez, et sa nuque, son dos, son ventre, son torse, son front, sa mâchoire... Tout son corps n'était plus qu'une atroce douleur. Il ne voulait plus qu'une seule chose : que tout cela s'arrête.

— Assez ! s'exclama une nouvelle voix, plus froide que la glace et plus dure que le roc.

Jack, au prix d'un immense effort, rouvrit les yeux. Puis, très péniblement, il redressa la tête, encore. Le Roi le dévisageait d'un air implacable.

— Sire...

Et puis un nouveau coup de lance le fit sombrer pour de bon dans l'inconscience.